

Gravel chez lui au Rideau Vert

Il n'y a plus rien

Michel Vaïs

Numéro 134 (1), 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65281ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (2010). Compte rendu de [Gravel chez lui au Rideau Vert / *Il n'y a plus rien*]. *Jeu*, (134), 20–22.

Il n'y a plus rien

TEXTE **ROBERT GRAVEL** / MISE EN SCÈNE **CLAUDE LAROCHE**, ASSISTÉ DE **CLAIRE L'HEUREUX**

DÉCOR, COSTUMES ET ACCESSOIRES **JEAN BARD** / ÉCLAIRAGES **MATTHIEU LARIVÉE**

PERRUQUES ET MAQUILLAGE **PIERRE LAFONTAINE**

AVEC **MARIE CANTIN** (MADAME VACHON), **SOPHIE CARON** (MONIQUE), **LOUIS CHAMPAGNE** (GABY),

JEAN-PIERRE CHARTRAND (MONSIEUR VENDETTE), **ÉMILIE GILBERT** (NADINE), **STÉPHANE JACQUES** (PRUD'HOMME ET SAMMY BENJAMIN), **MARC LEGAULT** (MONSIEUR LUSSIER), **DANIÈLE LORAIN** (TERESA ESTRADA SUAREZ), **DIDIER LUCIEN** (MONSIEUR ZACHARY), **CLAUDINE PAQUETTE** (MADAME ROSE CARON), **NICOLAS PINSON** (JEAN-LUC), **SYLVIE POTVIN** (SŒUR LUC-GABRIEL), **FRANÇOIS TASSÉ** (THÉO FONTAINE) ET **GILBERT TURP** (TOOTHPICK ET MONSIEUR GAGNON).

PRODUCTION DU **THÉÂTRE DU RIDEAU VERT**, PRÉSENTÉE DU 17 NOVEMBRE AU 19 DÉCEMBRE 2009.

MICHEL VAÏS

GRAVEL CHEZ LUI AU RIDEAU VERT

« Graveleux », selon le dictionnaire *Robert* (le dico de Robert ?), veut dire : grossièrement licencieux, cru, obscène. C'est avec de tels adjectifs en tête que j'accueillais à l'époque les œuvres de Robert Gravel à l'Espace Libre. Je n'étais sans doute pas le seul à me demander jusqu'où les élucubrations de ce grand escogriffe allaient le mener. Sa théorie du non-jeu, ses personnages minables ou insolents, ridicules ou misérables, ses grabataires qui semblaient tous (sauf, bien sûr, son Milliardaire...) nés pour un petit pain, quelque part entre le Théâtre des Variétés et le fond de la poubelle où croupissent les parents de *Fin de partie*, qu'avaient-ils à voir avec le théâtre « expérimental » à la sauce Ronfard ?

Pourtant, si l'on m'avait dit, le 17 novembre 1992, que ce texte de Gravel, dont c'était la première ce soir-là à l'Espace Libre, allait un jour aboutir au Rideau Vert, j'aurais été bien surpris. Or à cet étrange sort, il faut ajouter que la pièce semble avoir vraiment trouvé sa place, son sens et son public dans la maison où sont nées *les Belles-Sœurs*. En tout cas, pour s'en tenir au répertoire gravelien, *Il n'y a plus rien* supporte mieux la reprise et le changement de salle que ne l'avait fait la première pièce de sa trilogie *la Tragédie de l'homme*, *Durocher le milliardaire*, au TNM en 1999. Restera à voir si *Nudité*, par exemple (sa toute dernière œuvre,

coécrite par Alexis Martin), frapperait un aussi grand coup dans une autre salle que lors de sa création en 1996...

Rappelons de quoi il est question dans *Il n'y a plus rien*. Nous sommes dans un mouiroir ou, comme on les appelle pudiquement au Québec, un CHSLD¹ nommé Saint-Jacques-de-la-Providence. Quiconque a, comme moi, accompagné un parent ou une connaissance dans un tel établissement sera frappé par la vraisemblance des personnages et des situations dépeintes dans la pièce. Noël est tout proche, et Sœur Luc-Gabriel, atteinte de sclérose en plaques depuis trente ans, est immobile dans son lit, les mains attachées aux barreaux car, autrement, elles tomberaient, et la pieuse personne ne pourrait pas les relever. Son frère, libraire, vient lui lire la rubrique nécrologique du journal, à laquelle elle prend un vif intérêt. Sa compagne de chambre, Rose Caron, diabétique unijambiste, nymphomane extravertie et prise du cœur, reçoit la visite d'une petite nièce venue avec son *chum* soutirer de l'argent (des « bruns ») du sac à main que la vieille serre par moments sous son aisselle. Ce soir-là, M^{me} Caron réclame sa jambe à l'infirmier pour être plus « présentable ». Un

1. Centre hospitalier de soins de longue durée.



Il n'y a plus rien de Robert Gravel, mis en scène par Claude Laroche (Théâtre du Rideau Vert, 2009). © François Laplante Delagrave.

autre « bénéficiaire », Alphonse Lussier, demeure assis en silence devant un téléviseur éteint et capricieux, en attente de la « rétrospective » de fin d'année.

Outre les patients alités, il y a les « mobiles » : Vendette, à plat ventre sur sa civière, l'enthousiaste Zachary, en fauteuil roulant – toujours dans les jambes de tout le monde ! – et d'autres personnages plus épisodiques. Quant au personnel, il réunit un homme de ménage acariâtre, Prud'homme, et deux infirmiers : Gaby, qui se cure les ongles en évoquant son *chum* – mais n'hésite pas à satisfaire M^{me} Caron contre rémunération –, et la réceptionniste Teresa, qui gère sa vie sentimentale au téléphone. Un autre personnage arrive, comme le Messie, pour relancer une action qui commençait à piétiner : le célèbre Sammy Benjamin (un « acteur de la TV ») vient faire sa bonne action en distribuant des autographes à la ronde. Encouragé par un public soit incrédule, soit hébété, il va même jusqu'à déclamer avec conviction un monologue tiré de *Polyeucte*, debout sur la civière de Vendette. C'est précisément ce moment-là que M^{me} Caron choisit pour décéder sans crier gare ! Orgasme ou accablement, la question se pose, ce qui suffit à plonger l'« acteur » dans la culpabilité.

Au Nouveau Théâtre Expérimental, la troisième pièce de Gravel apparaissait fortement irrespectueuse, voire impudente. Il est évident qu'il fallait la prendre au moins au septième degré, comme tout ce que créait le NTE à l'époque... Car, dans cette œuvre, le sort de la bonne sœur alitée confine au sacrilège bête et méchant. À la barbe de la religieuse et de son dévoué frère,

la petite nièce de M^{me} Caron et son copain se bousculent sur le lit de la sainte et fument un joint dans la toilette de la chambre, ce qui pousse le frère de Sœur Luc-Gabriel vers l'explosion apoplectique. Plus grave est la scène où Monique agrippe en pleurant le corps de sa tante, M^{me} Caron, que l'on emporte trop vite vers la morgue. Lorsqu'elle revient avec sa jambe en main, le malaise est réel. C'est du Grand-Guignol. Le frère de la religieuse constate ensuite qu'on avait mis sur la morte le dentier de sa sœur. Ce à quoi l'infirmière lui réplique que celle-ci n'aura sans doute plus besoin de ses dents... ! N'est-ce pas aussi cruel que, hélas, lucide ?

Pourtant, ce qui ressort davantage au Rideau Vert, c'est plutôt l'humanité des personnages. Peut-être est-ce mon âge et mon expérience des dix-sept dernières années qui m'y ont fait trouver de la tendresse et de l'humanité ? J'ai bien ri, mais d'un rire moins insolent que jadis, avec le public traditionnel du Rideau Vert, plus âgé que celui de l'Espace Libre. J'y ai vu comme un écho aux *Belles-Sœurs* qui, dans cette même salle, le 28 août 1968, m'avait aussi fait grincer des dents. Contrairement à l'écriture de Tremblay, cependant, aucune théâtralisation du texte ici : l'hyperréalisme est roi, comme chez Serge Boucher, mais avec une intrigue.

Le décor (Jean Bard avait aussi signé celui de la création) reproduit presque à l'identique les chambres d'hôpital immaculées à la verdâtre blancheur, avec pour seule entorse esthétique l'absence de certains cloisons, que l'on se représente bien.

Dans sa critique de 1993, Pierre Popovic parlait au sujet de la scénographie « d'une perpendicularité et d'une symétrie accablantes, et d'un réalisme soutenu² ». Une différence ici avec la création : la proximité était telle alors que le public se sentait davantage intégré dans les chambres. Au Rideau Vert, le recul dû au rapport frontal fait que l'on reste bien spectateur de l'action, ou de l'inaction. Les interprètes s'adaptent avec justesse au non-jeu voulu par Gravel. Stéphane Jacques, dans le rôle de « l'acteur », navigue entre malaise et vedettariat consenti, en égrenant les clichés attendus sur les différences entre le théâtre et la télé. Didier Lucien, en jazzman mélancolique, plus vrai que nature, Sylvie Potvin en religieuse touchée par la grâce, tous arrivent à faire sentir leur présence avec un minimum de répliques. Soulignons aussi la composition très crédible de Danièle Lorain en Teresa Estrada Suarez, au fort accent mexicain.

Gilbert Turp porte la responsabilité de la dernière image du spectacle, en jouant notamment le personnage d'incontinent qu'interprétait Gravel. Son Monsieur Gagnon arrive alors que tout le monde est parti, perdu comme d'autres mais se tenant le ventre en gémissant. L'infirmière lui dit de rentrer dans sa chambre, car « il n'y a plus rien », mais, sans mot dire, il se soulage longuement en urinant sur le plancher. Là encore, un silence éloquent, du personnage comme de la salle, empêche les rires de fuser. Gravel « signait » ainsi son œuvre à la manière de Hitchcock, d'une miction quasi canine, provoquant le fou rire. Débarrassé de cette mission artistique, Turp exprime davantage la misère du bénéficiaire dont aucun euphémisme ne pourrait décrire l'état.

Une fois de plus, après le « risque » qui consistait à confier la mise en scène de *Marie Stuart* à Alexandre Marine en 2007, Denise Filiatrault relève un défi qui pourrait bien contribuer au renouvellement du public de la plus vieille compagnie théâtrale québécoise. Septuagénaire confirmée (elle aura 79 ans le 16 mai prochain), c'est un fier service que la directrice devait au Rideau Vert. ■

2. « Il n'y a plus rien », *Jeu* 66, 1993.1, p. 155.

Il n'y a plus rien de Robert Gravel, mis en scène par Claude Laroche (Théâtre du Rideau Vert, 2009).
Sur la photo : Gilbert Turp (Monsieur Gagnon) et, à l'arrière-plan, Stéphane Jacques (Prud'homme).
© François Laplante Delagrave.

